

MIKRÓS

ESSAI

La France

vue par

EMMANUEL MACRON



LA FRANCE
VUE PAR EMMANUEL MACRON

La collection *Mikrós essai*
est dirigée par Jean Viard

L'ensemble de ces textes a été publié
par *Le 1*, *Zadig* et *Légende*.
www.le1hebdo.fr

© Le 1/Éditions de l'Aube, 2022

ISBN 978-2-8159-4888-3

La France
vue par Emmanuel Macron

éditions de l'aube

I.
J'ai rencontré Paul Ricœur qui m'a rééduqué
sur le plan philosophique¹

1. *Le 1* n° 64, 8 juillet 2015, « Macron, un philosophe en politique ».

*On connaît votre intérêt pour la philosophie.
Comment est venue cette appétence, depuis quand?
Ce sont des rencontres, des lectures ?*

Elle n'a pas de genèse identifiée. Je crois que j'ai aimé la chose publique avant d'aimer la philosophie. Ma première approche de la philosophie, ce sont des lectures. J'ai d'abord emprunté des chemins buissonniers – Marcel Conche [philosophe né en 1922] a fait partie de mes premières lectures; j'ai reçu ensuite, en classes préparatoires, un enseignement très classique.

Je suis vraiment entré dans la philosophie par Kant, le premier philosophe qui m'ait marqué, avec Aristote. Ce n'est pas très original! Je lui dois beaucoup de mes moments d'émotion philosophique, ainsi qu'à son traducteur Alexis

Philonenko, qui a écrit un magnifique commentaire de son œuvre. Je ne sais pas si cela se lit toujours... J'ai passé beaucoup de temps à lire Kant, Aristote, Descartes. Ce refuge intellectuel, cette possibilité de se représenter le monde, de lui donner un sens à travers un prisme différent, ont été importants. J'ai ensuite découvert Hegel, sur lequel j'ai fait mon DEA.

Avez-vous été marqué par un professeur ?

Celui qui m'a beaucoup inspiré, c'est Étienne Balibar. J'ai suivi ses cours, qui étaient des exercices philosophiques assez uniques. Véritable puits de science, il déplaçait un concept pendant deux heures. Au cours suivant, pour reprendre le fil, il se lançait généralement dans une introduction qui durait une heure et demie et qui consistait à revisiter le cours d'avant. J'ai suivi son enseignement pendant trois ou quatre ans, et rédigé sous sa direction un travail sur Machiavel. C'est à ce moment que j'ai abandonné la métaphysique pour la philosophie politique.

Vous vous destiniez à une carrière...

Pas du tout ! C'était par goût de comprendre les choses, cela me permettait de rapprocher l'espace théorique philosophique et le réel. La philosophie politique vise en effet à mettre en tension le réel avec des concepts, à l'éclairer grâce à leur lumière.

Le réel ?

Quand on lit Aristote, on comprend que la philosophie repose d'abord sur un rapport au réel. Vous y trouvez une taxinomie, de la botanique... Chez Descartes, c'est pareil. Il y a toujours un rapport au réel qui est très fort, y compris chez les métaphysiciens. C'est Hegel qui disait que l'exercice philosophique indispensable, chaque matin, c'était la lecture du journal.

La prière de l'homme moderne...

Exactement ! J'ai ensuite rencontré Paul Ricœur [1913-2005], qui m'a rééduqué sur le plan philosophique.

Rééduqué?

Oui! Parce que je suis reparti de zéro... La première fois que je l'ai vu, je ne l'avais encore jamais lu. J'avais la liberté des ignorants et donc je n'étais pas intimidé. Je lui ai parlé comme à un contemporain, alors qu'il souffrait justement du sentiment d'être traité comme une icône. Notre première rencontre a duré plusieurs heures et il m'a tendu à la fin un manuscrit de cinquante pages: la première conférence qu'il avait faite pour *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*. Je lui ai rendu le texte avec des annotations. J'étais complètement incompetent, mais il a fait comme si de rien n'était: il m'a répondu. C'est comme cela que les choses se sont engagées. Avec lui, j'ai lu ou relu de la philosophie antique. Il avait sur ce sujet un recul exceptionnel, dû au fait de l'avoir étudiée et enseignée pendant un demi-siècle. J'allais tous les matins chez lui, aux Murs Blancs, et nous lisions ensemble. Il lisait tous les matins, où qu'il se trouve, même en voyage. L'après-midi était consacré à l'écriture.

Avec le recul, comment définiriez-vous son apport ?

Chez Ricœur, il y a trois apports conceptuels qui sont très forts. D'abord, une pensée de la représentation en politique, qu'il a analysée sous toutes ses formes. Ensuite, c'est l'un de ceux qui ont pensé de la manière la plus profonde le sujet de la violence et du mal en politique. Il a marqué le courant de l'antitotalitarisme. On l'a trop oublié... Enfin, c'est l'un des philosophes d'Europe continentale qui a le plus pensé la philosophie délibérative. Il a réfléchi sur la possibilité de construire une action qui ne soit pas verticale (c'est-à-dire qui ne soit pas prise dans une relation de pouvoir), mais qui échappe dans le même temps aux allers-retours permanents de la délibération.

Cette réflexion d'ensemble est très ancrée dans sa culture protestante, car il était arrivé à la philosophie par l'herméneutique, par la lecture des textes religieux et philosophiques. C'est ce qui lui a donné son immense liberté. Il a montré qu'il n'est pas besoin d'être un expert pour

réfléchir sur tel ou tel sujet: il suffit de savoir lire un texte. C'est sa méthode. C'est comme cela qu'il a écrit de manière lumineuse sur la psychanalyse, par exemple. C'est une des choses qu'il m'a le plus apportées. C'est aussi une culture politique.

Comment cela, une culture politique ?

Cela veut dire: tout élément versé dans le débat public est critiquable si on l'attaque au fond. Paul Ricoeur a dressé une voie parallèle à celle que notre vie politique et philosophique a portée depuis trente ans. C'est l'autre voie de 1968. Derrière Mai 68, il y avait un mouvement de déconstruction par rapport à l'autorité. Lui a constamment revisité les choses en marge des structuralistes et des soixante-huitards, en se situant uniquement par rapport aux textes et dans une forme de recherche de la vérité en politique. En acceptant qu'il puisse y avoir une polyphonie ou une pluralité des interprétations.

Faut-il pour autant faire le deuil de la vérité en politique ?

Non, car la vérité est toujours une quête, un travail de recherche, et c'est fondamental. C'est ce qui permet à la politique délibérative d'échapper au nihilisme et à toute forme de cynisme. Cela revient à dire que la vérité unique, avec la violence qu'elle implique, n'est pas une voie de sortie. Mais il y a des recherches de vérité et, justement, une forme de délibération permanente que vient contrarier la prise de décision.

Toute la difficulté du politique aujourd'hui réside dans ce paradoxe entre la demande permanente de délibération, qui s'inscrit dans un temps long, et l'urgence de la décision. La seule façon de s'en sortir consiste à articuler une très grande transparence horizontale, nécessaire à la délibération, et à recourir à des rapports plus verticaux, nécessaires à la décision. Sinon, c'est soit l'autoritarisme, soit l'inaction politique.

S'il n'y a pas une vérité unique en politique pour Ricœur, il y a pourtant un mal, un mal spécifiquement politique et constitutif de l'exercice du pouvoir.

Ce mal est l'action humaine avec ce qu'elle a d'irréductible. Ricœur pense la dimension tragique de l'action politique, étant très marqué par le deuxième conflit mondial. Le mal, pour lui, est un objet politique, mais aussi moral et métaphysique. Il faut d'abord reconnaître ce mal, et c'est ce qu'il propose de faire avec le concept d'« impardonnable ». Toute la difficulté consiste ensuite à déterminer si celui-ci est unique, comme la Shoah, ou s'il peut prendre plusieurs visages.

Personnellement, je pense qu'il y a plusieurs impardonnables. Le défi, c'est d'arriver à reconstruire après l'émergence du mal. C'est tout le travail qui a été fait en Afrique du Sud, après la période de l'apartheid, avec la commission Vérité et Réconciliation [CVR] présidée par l'archevêque anglican Desmond Tutu. Ce fut un vrai travail politique : on nomme le mal et on

pardonne. C'est le principe même de l'amnistie : à un moment, on décide d'« oublier ».

Vous évoquiez tout à l'heure l'importance de laisser un espace à la vérité, ou aux vérités, et d'éviter le cynisme. Est-ce une boussole pour votre action ?

Oui. Je crois à l'idéologie politique. L'idéologie, c'est une construction intellectuelle qui éclaire le réel en lui donnant un sens, et qui donne ainsi une direction à votre action. C'est un travail de formalisation du réel. L'animal politique a besoin de donner du sens à son action. Cette idéologie doit être prise dans une technique délibérative, se confronter sans cesse au réel, s'adapter, revisiter en permanence ses principes. Je pense que l'action politique ne peut pas se construire dans une vérité unique ni dans une espèce de relativisme absolu, qui est une tendance de l'époque. Or ce n'est pas vrai. Il y a des vérités, des contrevérités, il y a des choses que l'on peut remettre en cause. Toutes les idées ne se valent pas !